

Le roman de
**LAURA
SECORD**

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Gougeon, Richard, 1947-

Le roman de Laura Secord

Sommaire: t. 2. À la défense du pays.

ISBN 978-2-89585-048-9 (v. 2)

I. Secord, Laura, 1775-1868 - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

II. Titre: À la défense du pays.

PS8613.O85R65 2010 C843'.6 C2009-942283-2

PS9613.O85R65 2010

© 2011 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de couverture : Goupil

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

RICHARD GOUGEON

Le roman de
**LAURA
SECORD**

Tome 2
À la défense du pays


LES ÉDITEURS RÉUNIS

1

Des nuages de guerre

L'existence paisible de Laura et de James s'harmonisait autour de la petite marmaille et du travail au Secord Store. La famille comptait à présent cinq enfants : Mary Lawrence, Harriet Hopkins, Charlotte, Charles Badeau et Appolonia. La présence rassurante et efficace des domestiques Archibald et Tiffany permettait à Laura d'exercer son métier de magasinnière au commerce toujours florissant. D'ailleurs, elle convenait que la prospérité de leurs affaires était intimement liée, entre autres, à son implication – trois ans auparavant – dans la défense des Noirs, et de l'esclave Barack en particulier.

Thomas Ingersoll vivait encore à la campagne avec trois de ses fils : Paul et les jumeaux. Sa princesse indienne avait donné naissance à deux enfants qui avaient les yeux en amande et le teint argileux de leur mère. Elizabeth était retournée à Niagara enseigner aux enfants de familles aisées. David, le plus vieux des frères de Laura, exploitait la Taverne Ingersoll avec Magdalena. Ils avaient retiré leur fils Leonard de l'école, et le cuisinier Justin avait appris à l'enfant à couper des légumes et à préparer les assiettes des clients. Quant à Charles Ingersoll, le rouquin, il s'était fiancé à Liz Secord et vivait maintenant à St. David chez sa belle-mère, Hannah Secord, la veuve de Stephen, un frère de James.

Les parents de James coulaient une vie tranquille dans l'aisance de leur petit château entouré de vergers. Dick et Anthony avaient presque entièrement pris la relève de leur père auprès des travailleurs noirs de la plantation. Le vieux lieutenant Secord s'était retiré dans sa gentilhommière et s'alimentait de plus en plus des rumeurs de guerre sous les épais nuages qui assombrissaient les relations entre l'Angleterre et

les États-Unis. Il avait suivi l'épisode du vaisseau anglais *Leopard* – à la recherche de déserteurs britanniques – qui avait arraisonné le navire *USS Chesapeake* et tué trois marins américains. Il s'inquiétait des conséquences des barrières économiques d'un tel événement et de la tension qui montait en Amérique. Madeleine Secord craignait les emportements de son mari. Mais heureusement que ce dernier pouvait discuter de politique avec James, car ses deux autres fils se désintéressaient totalement du sujet.

C'est ainsi qu'un dimanche de mai 1812, dans une chaleur supportable, la charrette de Laura et de James cahotait sur la route menant à Niagara. En haut de la côte, les chevaux s'immobilisèrent pour reprendre leur souffle. Ils s'ébrouèrent énergiquement en relevant la queue. Une corneille croassa. Deux petits tamias rayés se pourchassant passèrent à proximité sous le regard émerveillé des enfants. Le chariot repartit et traversa un boisé de conifères. Un cardinal effrayé s'envola. Puis l'attelage dévala la colline au petit trot.

— Pas si vite, James! recommanda Laura qui tenait la chétive Appolonia tout contre elle. Les yeux des enfants ne sont pas assez grands pour apprécier la beauté des vergers en fleurs, et leurs poumons n'ont pas le temps de s'emplir du délicat parfum des fleurs de pommiers.

— OK, madame Secord! acquiesça James, souriant. Au fond, ce n'est pas grave si nous arrivons un peu en retard.

Mais finalement, ils seraient à l'heure au dîner. Tiffany et Archibald profiteraient du voyage pour visiter les Noirs de la plantation. Comme à l'accoutumée, Laura appréhendait les visites dominicales chez sa belle-mère que l'âge rendait parfois irascible. La vieille dame supportait de moins en moins les enfants. Même si les petits de James étaient sages, elle avait épuisé toutes ses réserves de patience avec les rejetons de Dick et d'Anthony.

Pendant le repas, la bouche encore pleine, monsieur Secord mit peu de temps à monter sur ses grands chevaux :

— On ne se le cachera pas, James. Comme les Américains ne peuvent se battre en mer contre les Anglais, ils vont les combattre dans leurs colonies et tenter du même coup de réaliser leur rêve expansionniste d’envahir le Canada. Décidément, la marine anglaise est très forte ! conclut-il, le visage empourpré, avant de verser du cidre dans la coupe de son fils.

— Oui, reconnut James. Et en Europe, la France de Napoléon domine sur presque tout le continent alors que l’Angleterre de George est la maîtresse des mers.

— Si jamais les États-Unis nous attaquaient, j’ai bien peur que nous ne puissions compter seulement sur le régiment de soldats irlandais, se désola le père Secord. N’oublions pas que le mois dernier le président américain Madison a reçu l’autorisation du Congrès d’appeler sous les drapeaux cent mille miliciens ! Tout ce que notre lieutenant-gouverneur Brock a réussi à faire, c’est former des petites compagnies de volontaires à cause de l’obstruction de virulents protestataires comme Joseph Willcocks. En plus, avec son *Freeman’s Journal*, ce détracteur poursuit sans vergogne son opposition au gouvernement alors que nous avons besoin de rassembler nos troupes. On dirait qu’il veut saccager le pouvoir en place. C’est honteux ! s’insurgea-t-il en regardant James d’un œil contrarié. Au moins, je me console à l’idée que, en tant que politicien, ton frère David se sente interpellé par la défense de la patrie.

James savait que la remarque désobligeante de son père le visait tout particulièrement. Mais plutôt que de lui servir une boutade sur l’engagement de ses frères Dick et Anthony, il déclara :

— C’est que Brock les voyait venir avec leurs gros sabots, ces Américains. Pour le moment, nous devons lui faire confiance.

— James me le répète assez souvent : avec le major général Brock, on peut dormir l'esprit tranquille, renchérit Laura.

Madeleine Secord prit une grande inspiration et darda un regard de réprobation sur sa belle-fille.

— La politique est l'affaire des hommes comme David, le frère de James, énonça-t-elle platement. Vous ne devriez pas vous en mêler, Laura ! Il n'y a pas si longtemps, vous avez été sur la sellette avec votre histoire d'esclaves. Un peu plus et on vous enfermait derrière les barreaux. En plus, vous étiez enceinte de Charles. Cet enfant aurait pu naître avec une malformation.

— Comme vous le voyez, votre petit-fils respire la santé, dit Laura en interceptant son bambin qui courait autour de la table.

— Il faut le surveiller. Vous n'avez pas les moyens de perdre votre garçon ! sermonna madame Secord. C'est le seul de votre progéniture qui peut perpétuer le nom de James.

Laura accusa la remarque de sa belle-mère, qui mit un point final à leur bref échange. Elle continua de nourrir Appolonia qui pignochait avec ses petits doigts dans son assiette. Le ton avait monté. Mary Lawrence avait réprimé à grand-peine son désir de défendre sa mère. James avait interrompu sa conversation avec son père pour intervenir :

— Vous savez que Laura n'a recueilli que des éloges de la part de la population. Il y a peu de femmes qui auraient accompli un tel geste pour la cause des esclaves. Grâce à elle, les Noirs bénéficient maintenant d'une meilleure reconnaissance de leur travail. Dieu sait que leur apport dans notre société est considérable.

Déroutée, Madeleine Secord eut un regard évasif. Puis elle changea de propos :

— En tout cas, James, avec ton succès en affaires, tu pourrais t'arranger pour que ta femme demeure à la maison pour mieux s'occuper de tes enfants. Harriet, Charlotte et Charles courent partout ; ça m'énerve.

Offusqué, James se leva de table.

— Je m'excuse, mère. Mes enfants sont en vie et ils le manifestent. Cela n'a rien à voir avec la présence ou l'absence de ma femme à la maison. Viens, Laura, nous rentrons ! décida-t-il.

— Tu pousses un peu loin, Madeleine, la réprouva son mari.

Monsieur Secord se leva à son tour. Laura rassembla ses choses et se dirigea vers la porte.

— Nous reviendrons quand vous serez plus aimable, mère, décréta James.

Il se rendit vers les petites habitations pour saluer Elliot et les employés et signaler le départ de la plantation à Tiffany et Archibald.

* * *

Le week-end, Mary Lawrence assistait ses parents au commerce. Elle savait comment éduquer les enfants, tenir une maison, cuisiner, faire du pain, fabriquer du savon, exécuter des travaux à l'aiguille, ravauder les vêtements et entretenir un potager. Très tôt, elle avait manifesté de l'intérêt pour travailler au magasin. Elle servait la clientèle et tenait la caisse, ce qui soulageait grandement son père lors de l'affluence du samedi. Elle connaissait très bien la marchandise que recelait le Secord Store et les nouveautés garnissant les tablettes qu'elle se faisait une joie d'offrir aux clients. Laura pouvait ainsi se consacrer à son travail de magasinnière tout en permettant à sa grande fille de s'initier au monde des affaires.

Depuis quelques semaines, James passait beaucoup de temps à parler politique avec tout un chacun. Un matin, postés en

demi-cercle devant le marchand appuyé sur le coin d'un étalage, certains remettaient en question leur attachement à l'Angleterre, d'autres s'enflammaient pour la mère patrie, tandis que plusieurs dénonçaient l'attitude arrogante des États-Unis.

— Une chose est certaine, lança James, le major général Isaac Brock ne se laissera pas intimider par les Américains. C'est un homme de caractère et un excellent commandant !

Dans l'arrière-boutique, Laura n'arrivait plus à se concentrer. Elle délaissa ses bons de commande et se leva promptement de son pupitre. Agglutinés près de son mari, une dizaine de fouineurs discutaient pendant que Mary Lawrence s'évertuait à répondre aux besoins de clients qui commençaient à se plaindre de la piètre qualité du service.

Laura lança, les poings sur les hanches :

— Je m'excuse, messieurs : y en a-t-il un seul parmi vous qui soit disponible pour nous aider en attendant que la guerre éclate ? dit-elle en jetant un regard amusé à James.

— Peut-être que votre mari, Dame Laura, serait apte à remplir cette commande ? s'esclaffa un obèse dont le rire secoua ses bajoues de dogue.

La tension s'estompa. Puis les hommes se dispersèrent, échangeant entre eux sur des sujets futiles en sortant du magasin.

Peu avant le dîner, dès qu'elle put se libérer, Mary Lawrence s'approcha de son père et lui livra le message qu'elle avait refoulé :

— Je ne voudrais pas vous empêcher de deviser avec vos amis, père, mais je vous saurais gré de ne pas me refiler toute la clientèle. Je dois vous avouer que ce matin, à un moment donné, j'en avais plein les bras.

— Je te promets de faire attention à l'avenir, ma fille ! déclara James, l'air repentant.

* * *

Le samedi suivant, Laura conduisit sa fille sur la ferme des Springfield dans le voisinage de Queenston. Mary Lawrence avait obtenu la permission de son père de participer à la fenaison chez son amie Jennifer. Laura lui avait proposé de se rendre chez son grand-père Secord et de travailler aux côtés des enfants de Dick et d'Anthony, mais elle préférait passer la journée avec une copine de son âge. Jennifer était affublée d'une pâle beauté qu'elle tenait de son père, un homme trapu à la large figure dont la chevelure prenait naissance à la cime d'un front bas. Quoique d'une joliesse comparable, la mère de la jeune fille, Maggy Springfield, paraissait beaucoup plus belle, grâce au sourire perpétuel qui illuminait son visage parcheminé.

Aux premières lueurs du jour, sur le chemin ourlé de prêles et de silènes, le soleil inondait la campagne ensommeillée, dissipant hâtivement la rosée du matin qui perlait sur les champs de boutons d'or. L'escapade avait obligé Laura et sa fille à se lever tôt, mais l'éloignement du village permettrait à Mary Lawrence de se rapprocher de la nature.

La charrette se fraya un passage entre les poules, qui s'épouvaient dans un soulèvement de plumes, et s'immobilisa devant la maison. Un grand chien jaune au pelage ras se précipita en aboyant vers Mary Lawrence qui s'apprêtait à descendre de voiture.

— N'aie pas peur, dit Laura. Le chien va sentir ton odeur et il te reconnaîtra.

Jennifer sortit sur la galerie dans un claquement de porte et accourut :

— Doucement, Baxter, doucement ! dit-elle avant d'encercler de ses bras le cou de la bête pour la retenir.

Le chien se calma. Mary Lawrence posa le pied au sol. Baxter se dressa sur ses longues pattes arrière effilées et lécha avidement le visage de la visiteuse.

— Ouach ! s'exclama-t-elle. Ce n'est pas très ragoûtant !

— C'est une marque d'affection ! exprima Jennifer, qui lissait la toison de l'animal.

La fermière apparut, chassant d'une main leste les mouches qui tournoyaient aux abords du seau de lait qu'elle tenait de son autre main.

— Descends, Laura, invita-t-elle. On va piquer une bonne jasette.

— J'aimerais bien, Maggy, mais je dois retourner en ville. Je ne veux pas laisser tout le travail à James, d'autant plus que ça lui arrive de bavarder avec les clients qui s'attardent au magasin. Tu sais, les hommes, parfois...

— Dis donc, Laura, à l'avenir Mary Lawrence pourrait monter le cheval et venir toute seule à la campagne.

— Peut-être bien ! Je suis parfois mère poule, je crois, avoua Laura.

— Tu salueras James de ma part et de celle d'Allan. À ce soir, alors !

* * *

Les esprits s'échauffaient. Un rougeaud au crâne dégarni brandissait tout haut l'*Upper Canada Gazette* lorsque Laura entra dans le magasin, faisant tinter la clochette suspendue au plafond.

— Jefferson lance un appel à une déclaration de guerre avec l'Angleterre ! vociféra Wright.

— Par tous les diables ! pesta James. L'idée a fait son chemin et nous voilà au bord de la guerre. Si vous voulez mon avis, je crois que le major général Brock aura du pain sur la planche.

— La guerre ? s'étonna Laura. Montrez-moi le journal, monsieur Wright.

L'homme baissa le journal puis montra la une. Par-dessus le bras frissté de poils foncés de Wright, Laura lut l'effroyable article qui évoquait la possibilité d'un conflit armé entre les États-Unis et les colonies anglaises d'Amérique.

— C'est l'ancien président Thomas Jefferson qui a fait la proposition, commenta-t-elle. Le président Madison est résolument pacifiste, que je sache !

— Madison aura beau agir en apôtre de la paix, c'est le Sénat américain qui va décider ! rétorqua Wright qui ne déroutait pas.

La porte du commerce s'ouvrit toute grande ; d'autres habitués du Secord Store se ruèrent à l'intérieur pour rapporter l'information. Bientôt, il n'y eut que bourdonnement et agitation. Exaspéré, James hurla :

— Par tous les diables, sortez tous ! Qui que vous soyez, sortez ! proféra-t-il en balayant l'espace de ses bras. Je ne veux plus voir personne !

Instantanément, le commerce régurgita presque tous ses clients. Interloqué, à peine refroidi, Wright s'offusqua :

— Qu'est-ce qui te prend, James ? Tu nous flanques à la porte. Ce n'est pas très bon pour ton magasin...

— De toute manière, un conflit est imminent ! déclara le marchand. Et, en temps de guerre, les affaires ne sont pas toujours très bonnes !

Sans plus attendre, Wright et les quelques personnes qui avaient résisté à l'expulsion dégagèrent la place au désespoir de Laura.

— Voyons, James ! réagit-elle. J'ai l'impression que tu étais assis sur une poudrière qui sautait au moment même où je suis arrivée.

— C'est toi-même qui me disais récemment de ne pas perdre de temps avec les bavardages, Laura !

— Je ne t'ai jamais dit de mettre tout le monde dehors ! On est bien avancés maintenant ! se désola-t-elle.

Les yeux hagards, James baissa la tête. Laura s'approcha de lui, promena affectueusement la main dans sa chevelure châtain.

— Tu as peur des conséquences, James, mais nous n'en sommes pas là...

James se radoucit :

— Il faut voir plus loin que le bout de notre nez, Laura : il y a toi, les enfants, le magasin et la vie que nous menons paisiblement à Queenston, exposa-t-il. Tout cela peut être chambardé, anéanti en quelques minutes !

— Et le bonheur d'être ensemble, nous deux, dit Laura, esquissant un sourire. Mais je comprends ta hantise de devoir t'engager dans la milice et de combattre sous les drapeaux pour la défense du territoire et de ses habitants.

James releva la tête, puis il jeta un regard circulaire sur les étalages de son magasin. Laura enchaîna :

— Tu devrais prendre congé le reste de la journée. Va faire un tour à la taverne. Bois une bière avec David et joue aux cartes avec les buveurs. Ça te fera du bien de changer d'air.

James se pencha vers elle, affichant un air contrit.

— Je n'ai pas l'habitude d'abandonner mon travail. J'ai peur d'être rongé par les remords si j'accepte.

— Une chose, cependant !

— Quoi donc ?

— J'aimerais que tu ailles chercher Mary Lawrence chez les Springfield au début de la soirée. Tu en profiteras pour jaser avec ton ami Allan.

— Proposition acceptée ! répondit James.

* * *

Quelques jours passèrent pendant lesquels James éplucha les journaux avec une grande fébrilité. Il n'avait pas la tête aux affaires. Le sachant très préoccupé par les tensions canado-américaines, Laura délaissait son travail de magasinnière, tâchant de le seconder comme vendeuse.

— Tu me surveilles pour que je n'engage pas de conversations, exprima-t-il, après qu'une cliente régulière ait passé le seuil de la porte avec un peigne et des broches à tricoter.

— Mais non, James. J'essaie simplement de te tenir compagnie. Depuis quelque temps, tu développes une susceptibilité que je ne te connaissais pas. Bon ! Puisque c'est comme ça, je m'en retourne dans l'arrière-boutique.

— Attends, Laura ! Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Il se pencha vers elle, l'entoura de ses bras et déposa un baiser sur son front.

— Une chance que tu es là, toi qui supportes les variations de mon humeur et qui essaies de me comprendre. Je réfléchis beaucoup ces temps-ci, Laura. Et toutes ces réflexions me conduisent à une décision que je qualifie d'incontournable.

— Je te vois venir, James. C'est un moment que j'appréhendais par-dessus tout, confia-t-elle, relevant ses grands yeux noisette vers son mari. La milice...

— Oui, la milice! Je pense que je vais rejoindre mon régiment. Dans les circonstances, je crois sincèrement que c'est ce que j'ai de mieux à faire. Si des gens comme moi se refusent à servir, qui le fera? Et avec le major général Brock...

— Il n'y a rien à craindre... coupa-t-elle avec un sourire contenu. J'espère que tu dis vrai, James. En attendant que tu reviennes de ton engagement, je m'occuperai du magasin. Mary Lawrence pourra me seconder pendant que Tiffany et Archibald continueront de travailler pour nous à la maison.

Le soir, vers la fin du repas, après avoir raconté quelques anecdotes amusantes sur des clients capricieux à ses enfants et aux domestiques, James but une dernière gorgée de thé à la mélisse. Il emprunta ensuite un air grave, se tamponna la bouche de sa serviette de table qu'il déposa devant lui. Il prit Charles sur ses genoux et le serra comme s'il étreignait ses cinq enfants en même temps.

— Dans quelques jours, je rejoindrai la 1^{re} milice de Lincoln, annonça-t-il.

Il reprit sa serviette de table et s'épongea les lèvres comme pour étouffer les mots qu'il réussissait à grand-peine à retenir.

— Père, vous n'allez pas nous abandonner à notre propre sort! clama Mary Lawrence. Qu'allons-nous devenir sans vous? larmoya-t-elle.

— Il y a toi, ta mère et nos fidèles domestiques que vous aimez tant, ton frère et tes sœurs. Et puis, je serai en garnison tout près d'ici. Je viendrai vous voir souvent.

Archibald s'approcha de James et le fixa de ses grands yeux de biche.

— Autant vous faire à l'idée tout de suite, monsieur Secord...

Suspendus à ses lèvres, Laura et James, inquiets, regardèrent leur domestique.

— J'avais l'intention de me porter volontaire dans un bataillon de Noirs, annonça Archibald.

— Ce serait la plus grande bêtise de ta vie, s'objecta aussitôt James.

— Ce n'est pas à toi de te battre pour sauver notre patrie, appuya Laura. Il y a bien assez de ce Pennington qui t'a enlevé une partie de ta jeunesse et qui t'a impunément exploité. S'il y a un endroit où tu peux être utile à la patrie, c'est bien dans cette maison, Archibald. En définitive, la décision t'appartient, mais sache que tu as toujours ta place parmi nous, plaida-t-elle.

— Je vous remercie, Dame Laura, mais je suis peiné à l'idée qu'il pourrait survenir quelque chose à votre mari.

Tiffany n'avait rien dit. De toute évidence, à voir son air de contentement, la répartie de Laura l'avait profondément rassérénée.

Le domestique se retourna vers le maître de la maison :

— Si jamais vous changiez d'idée, monsieur Secord, sachez que je pourrais me présenter à votre place n'importe quand.

— J'en prends bonne note, mon garçon, répondit James, satisfait.

* * *

Le dimanche suivant, Laura et James se rendirent à la plantation. Le ciel moucheté de nuages épars protégeait des rayons ardents du soleil de feu qui éclatait dans les vergers. Parfois, au tournant de la route, une odeur envoûtante

surprenait les passagers et agrémentait le voyage que les plus jeunes trouvaient exagérément long.

Pour fêter l'arrivée de la belle saison, Madeleine Secord avait décrété que le dîner se prendrait à l'ombre sur la terrasse près de la résidence. En guise de table, Dick et Anthony avaient procédé à l'installation de planches sur des caisses de pommes. David avait également été invité, mais avec son moulin à farine, sa forge et son magasin général, le politicien avait peu de temps à consacrer à la famille. James l'admirait pour la prospérité de ses affaires à St. David et son succès en politique. Ses rapports avec lui demeuraient très peu fréquents étant donné la grande différence d'âge qui les séparait. Mais il préférerait de loin s'entretenir avec lui plutôt qu'avec Dick ou Anthony. Il souhaitait vivement sa présence. Mais, à l'heure qu'il était, on n'attendait plus David avec les siens et on s'était attablés.

L'hôtesse avait fait préparer un repas froid au goût de son mari. Cependant, le vieux Secord avait l'humeur bougonne. Plutôt taciturne, on le voyait de moins en moins dans la plantation. Il se déplaçait à présent à l'aide d'une canne et pestait contre la décision de sa femme de l'obliger à marcher sur un terrain tortueux aux détestables inégalités. Et la pensée qu'aucun de ses fils qui travaillaient à la plantation n'avait manifesté le désir de s'enrôler le mettait en rogne.

— Stephen, lui, au moins, se serait engagé dans la milice, grogna-t-il avant de se remettre à gruger sa cuisse de poulet.

— Qu'est-ce que vous en savez, père, maintenant qu'il est mort ? contesta Anthony. D'ailleurs, David, Dick et moi avons fait notre effort pour la patrie avec vous quand on a accompagné des Loyalistes pour les emmener en lieu sûr au Canada.

— Ne me parlez plus de Stephen, implora Madeleine Secord, épongeant les larmes qui avaient jailli à l'évocation du prénom de son fils décédé. Cela remue trop de douloureux souvenirs. Il y a bien assez de David qui est major dans la 2^e milice de Lincoln et qui peut être appelé sous les drapeaux.

D'ailleurs, plutôt que de s'engager dans une guerre, il devrait continuer de mener ses activités d'homme d'affaires, de juge de paix et d'homme politique.

Sur les entrefaites, une luxueuse berline s'immobilisa dans un nuage de poussière qui se répandit sur la longue table des convives. David arrivait avec Jessie et leurs enfants. Il s'excusa de son retard.

Secord se leva pour accueillir son fils.

— De la belle grande visite ! s'exclama-t-il, perdant subitement son humeur sombre. Tu ne viens pas nous voir souvent.

— Ce n'est pas un reproche, père ? badina David en s'esclaffant.

— Bien sûr que non ! le rassura Secord. Assoyez-vous qu'on vous serve, dit-il tout en balayant l'air d'un geste de la main.

David Secord et sa femme s'attablèrent comme s'ils avaient été des invités d'honneur. Les enfants prirent place entre leurs cousins. Les domestiques s'empressèrent de servir. Après des salutations de convenance, la conversation bifurqua vers la politique et les dangers d'une guerre imminente. James écoutait avec ferveur son grand frère et il brûlait d'envie de lui annoncer son engagement dans la milice. Si David était demeuré à la plantation, il aurait sûrement travaillé à ses côtés. Mais les choses s'étaient passées autrement et c'était bien ainsi, à présent.

De son côté, Laura pensait à son père et à son propre frère David qui avaient décidé de s'enrôler, et à Charles, son autre frère, qui demeurait chez la veuve de Stephen. « En voilà un qui ne ferait pas comme mon James ! » se dit-elle. En même temps, elle songea à ces cas pathétiques dont elle avait entendu parler en lisant le journal : celui d'un père qui promettait de livrer son fils déserteur aux autorités militaires ou encore celui de cette mère qui exhortait le sien à ne pas mettre les pieds

dans la maison car elle ne voulait pas avoir la douleur de voir un fils « rebelle aux ordres de sa mère ou à ceux de son roi ».

— Vous ne me verrez plus très souvent dans les prochains mois ! annonça James avec une fierté non dissimulée.

— Tu entres chez les sœurs ? persifla méchamment Dick.

— Tu n'es pas plus fin que dans le temps ! observa David. Laisse-le donc parler.

— Merci, David, dit James.

Puis, se tournant vers Dick, il riposta, sur le point de se lever pour clouer le bec de son frère :

— Je rentre dans la milice, moucheron.

— James ! éclata Madeleine Secord. Tu veux tuer ta vieille mère ? ajouta-t-elle en ressortant son mouchoir.

— Félicitations, James ! dit David, levant sa coupe de vin. Ce n'est pas en restant dans le confort de vos maisons que vous allez sauver le Canada, les gars, précisa-t-il en regardant Dick et Anthony.

— Là, tu parles, mon homme ! s'exasia Secord qui cessa de déchirer les lambeaux sur sa cuisse de poulet. Pendant que tu seras à la garnison, ta femme pourra faire rouler le commerce.

— Il n'y a pas de danger qu'elle aille sur le champ de bataille, protesta Madeleine Secord.

James se porta aussitôt à la défense de Laura :

— Mère, si ce n'était des enfants et du commerce, ma femme serait capable de s'engager comme soignante.

Laura déchiquetait une poitrine pour en donner des bouchées à Charlotte et à Appolonia. Elle saisit la remarque au vol :

— Si je ne m'abuse, madame Secord, ne m'avez-vous pas déjà dit que ma place était à la maison auprès de ma marmaille ? argumenta-t-elle.

Madeleine Secord ravala son commentaire en même temps que son morceau de viande brune. Semblable à un petit soldat, la canne de son grand-père sur l'épaule, Charles marchait autour de la table pendant que Harriet Hopkins tambourinait sur son assiette renversée avec ses ustensiles.

— Laura, vous ne pourriez pas nous épargner de telles scènes ? réagit Madeleine Secord, piquée au vif par la dernière remarque de sa belle-fille.

— Harriet, veux-tu cesser, ma chérie ? intervint James. Tu nous casses un peu les oreilles avec ta musique militaire.

— Oui, père, dit la petite fille obéissante.

Secord lança au loin son os aux chiens qui rôdaient près de la tablée. Exaspéré par le tintamarre et les cris des enfants qui couraient, il réclama sa canne à son petit-fils et, de sa démarche vacillante, alla se cloîtrer dans sa demeure.

— Tu m'excuseras, David, mais je rentre à la maison, décida James. Il y a toujours quelqu'un pour nous empoisonner l'existence, précisa-t-il en regardant sa mère.

— James ! protesta madame Secord.

— Il n'y a pas de James qui tienne, mère ! Vous êtes d'une impertinence !

— Prends garde à toi, James ! recommanda David sur un ton paternel.

Laura se doutait qu'elle ne reviendrait pas de sitôt chez ses beaux-parents.

* * *

Dans la semaine qui suivit, surtout encouragé par son frère David et avec une résignation alliée à un sens élevé du devoir, James rejoignit la garnison casernée à proximité de Queenston. D'autres hommes avaient aussi rallié les rangs, parmi lesquels Allan Springfield, l'ami de James, et son fils Joshua. Après que le marchand eut fait ses bagages, au moment d'embrasser Laura et les enfants, il se rappela son premier engagement dans la milice avant de connaître la femme de sa vie alors que son père l'avait exhorté à se frotter à la vie militaire plutôt que de végéter durant la saison morte.

Laura se débrouillait avec la maisonnée et le commerce. Elle pourrait sans doute tenir le coup avec ses domestiques et l'aide précieuse de Mary Lawrence qui l'assistait au magasin. Tout compte fait, les affaires n'avaient pas périclité, mais elle observait des comportements quelque peu irrationnels chez certains consommateurs. Des vieillards stockaient des quantités exagérées de nourriture en cas d'attaques ennemies alors que d'autres, à l'inverse, s'approvisionnaient le moins possible, craignant un départ précipité du village. Curieusement, des acheteurs développèrent des manies compulsives même pour des articles qui n'étaient pas de première nécessité, comme cette vieillarde décatie au dos voûté qui s'amenait justement, la mine inquiète.

— Susan, c'est la troisième fois que vous venez aujourd'hui pour me demander si votre commande est rentrée ! s'étonna Mary Lawrence. Patientez un instant, je reviens.

Mary Lawrence se rendit dans l'arrière-boutique.

— Je ne sais plus quoi dire à cette dame, mère. Elle m'exaspère !

— Dis-lui que j'attends une pleine cargaison de cadenas, mais que le bateau ne s'arrête pas tous les jours à Queenston, plaisanta Laura.

Mary Lawrence retourna auprès de la vieille femme.

— Mère fait dire que vous êtes la première sur la liste, que vous aurez de quoi cadenasser toutes les portes de la péninsule si vous le désirez et que vous bénéficierez d'un prix réduit parce que vous achetez en grosse quantité, débita-t-elle du même souffle.

La dame parut rassurée. Elle s'apprêtait à tourner les talons lorsque Laura l'intercepta :

— Pour vous, nous ferons une exception, Susan, nous livrerons à domicile, annonça-t-elle, décochant un clin d'œil complice à sa fille qui s'en était bien tirée.

* * *

Il serait faux de prétendre que la ferveur de Laura pour la religion avait augmenté, mais on remarquait sa présence plus assidue à l'office du dimanche depuis l'entrée en garnison de James. D'ailleurs, sa fréquentation du lieu de culte n'était pas étrangère à ses absences de visites chez ses beaux-parents. Les rumeurs de guerre qui flottaient dans le ciel des colonies s'intensifiaient et les brebis égarées qui avaient délaissé la pratique revenaient peu à peu à la réconfortante bergerie. Et il se trouvait aussi de nouveaux fidèles qui adhéraient spontanément à ce qui se murmurait derrière les portes de la petite église.

Magdalena, la fille du pasteur, assistait également à la messe dominicale. Elle avait pris l'habitude d'emmener Leonard qui insistait pour la suivre. Il était fasciné par la singulière ambiance de recueillement qui régnait dans la petite enceinte et de voir ses grands-parents Grove qui s'animaient en avant : sa grand-mère entonnait des chants de sa voix chevrotante et son grand-père s'adressait à l'assistance.

Or, un certain dimanche qui demeura gravé dans sa mémoire, Laura, agenouillée et les mains jointes, venait de supplier le ciel de protéger James.

Le prêtre, se réjouissant encore de sa neutralité en matière d'actualité, termina sa prédication par les paroles que la foule voulait entendre :

— Priez, mes frères, exhorta le pasteur, pour que le Seigneur nous garde à l'abri des hostilités et que nos familles soient protégées contre les horreurs de la guerre.

« Il y a bien pire que la guerre, pensa Magdalena, ruminant la perte de Neil et la naissance de Leonard qui avait suivie. Je ne sais pas ce que je vous ai fait, mon Dieu, pour que pareille calamité survienne dans ma vie. Au moins, faites que David ne s'enrôle pas, qu'il reste près de moi et m'aide à supporter l'enfant que vous nous avez imposé. » Et elle songea à tout l'argent que les travailleurs engloutissaient dans les tavernes pendant cette période où flottait l'odeur saumâtre de la mort.

Le même soir, James revint au foyer dans ses habits de milicien. Après un entraînement intensif à la garnison avec Allan et son fils Joshua, on lui accordait quelques jours de congé. Pour l'instant, rien ne laissait présager une recrudescence des tensions entre les Américains et les colonies anglaises du Canada, mais des développements pouvaient survenir n'importe quand. Laura et les enfants accueillirent James comme un héros revenant du front, couvert de médailles. Interdite, Laura détailla son mari de pied en cap. Celui-ci était élégamment vêtu : il portait une culotte blanche enserrée en son bas de guêtres noires et une tunique rouge aux parements également noirs. Ses bandoulières étaient entrecroisées sur sa poitrine et maintenues par une boucle en laiton, et sur sa tunique il y avait des boutons ornés de numéros et des décorations régimentaires. Mais elle s'étonna encore plus de son shako, risible coiffure en feutre noir décorée d'une plaque de laiton et agrémentée d'une cocarde et d'une plume de couleur.

— Que faites-vous avec votre tuyau de poêle sur la tête, père ? s'esclaffa Harriet.

— C'est la coiffure réglementaire, ma chouette, expliqua Laura.

— C'est à s'y méprendre, dit James. Les uniformes des miliciens sont très variés, mais le mien est semblable à ceux que portent les soldats de métier.

James chercha les yeux noisette de sa femme. Elle lui sourit. Il s'avança vers elle pour l'embrasser. Charlotte freina son élan en se braquant devant lui.

— Papa a tué beaucoup d'ennemis, déclara Charles qui ne comprenait strictement rien à ce qui se déroulait entre les éventuels belligérants.

Le petit courut vers son père et se jeta dans ses bras.

— La guerre n'est pas déclarée, mon fiston, et je n'ai encore tué personne, rétablit James en soulevant son fils.

— Je veux que tu restes avec nous, papa ; je ne veux plus jamais que tu partes, supplia Harriet.

Appolonia se mit à pleurer. Mary Lawrence accourut pour la consoler.

— Heureux de vous savoir de retour, monsieur James, dit Archibald comme s'il s'exprimait en son nom et en celui de Tiffany, qui hocha la tête.

— Alors, James, raconte-nous comment ça s'est passé à la garnison, demanda Laura. Assois-toi, je t'en prie. Je te sers un thé.

Tous se rassemblèrent autour de la table. À l'exception d'Appolonia qui ne balbutiait encore que quelques mots, chacun raconta son ennui et ses journées depuis le départ de James.

Puis les enfants allèrent se coucher, et les domestiques rentrèrent chez leur logeuse. Ces derniers reviendraient tôt le lendemain matin. Laura prit la main de James et l'entraîna à l'extérieur.

— Regarde, James, comme la nuit est belle ! C'est très bientôt le jour le plus long, le solstice d'été.

Ensemble, ils s'émerveillèrent du soleil qui s'évanouissait derrière l'horizon, du ciel irisé, précurseur de beau temps.

— Tout à l'heure, les enfants t'ont accaparé, exprima Laura. J'ai vu qu'ils t'avaient aussi manqué. J'espère qu'il reste une toute petite place pour moi...

James prit Laura par la taille, plongea son regard dans ses yeux foncés.

— Le jour est long, mais la nuit sera courte. Viens, Laura, regagnons notre chambre. Je vais te prouver que tu détiens la toute première place dans mon cœur...

* * *

Au matin, des gens affolés couraient dans les rues comme si on avait incendié le petit village. Ils avertissaient les habitants de se barricader en raison d'une invasion imminente.

— Par tous les diables, il n'y a pas moyen de dormir en paix ! s'écria James, qui venait de se réveiller en sursaut.

Il bondit hors du lit.

— Qu'est-ce que c'est que cette pétarade ? dit-il en se précipitant à la fenêtre.

— C'est la guerre ! C'est la guerre ! Les Américains ont déclaré la guerre ! entendait-on.

On frappa sans ménagement à la porte de la maison. Tiffany s'occupait des enfants pendant qu'Archibald préparait le petit-déjeuner. Le domestique alla répondre sans tarder.

Une minute plus tard, il vint cogner à la porte de la chambre de James et Laura.

— Monsieur James, votre beau-frère désire vous parler. C'est urgent !

James accourut auprès du visiteur.

— Que se passe-t-il, David ?

— J'apporte de mauvaises nouvelles, James : le pays est en guerre ! Tiens, prends le journal qui a été publié exceptionnellement cette nuit.

James s'assit et posa le journal devant lui sur la table. Brutalement extirpée de sa nuit de rêve, Laura vint embrasser son frère du bout des lèvres, puis elle lut par-dessus l'épaule de son mari. Le journal rapportait la déclaration historique du 18 juin 1812 :

LE CRI DE GUERRE

ACTE

Qui déclare la guerre entre le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et leurs dépendances, et les États-Unis d'Amérique et leurs territoires :

Qu'il soit statué par le Sénat de la Chambre des représentants des États-Unis d'Amérique, assemblés en Congrès, que la guerre soit, et elle est par les présentes déclarée exister entre le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et leurs dépendances, et les États-Unis de l'Amérique et leurs territoires ; et que le résident des États-Unis soit, et il est par les présentes autorisé à faire usage de toutes les forces navales et de terre des États-Unis pour la mettre à exécution, et à publier des commissions de vaisseaux armés particuliers des États-Unis ou lettres de marque et de représailles générales, en telle forme qu'il jugera à propos, et sous le sceau des États-Unis, contre les vaisseaux, marchandises et effets du gouvernement dit Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et les sujets de celui-ci.

Approuvé,

James Madison

— Ça y est ! laissa tomber James. Nous sommes en guerre...

Il se retourna vers Laura, posa sa tête ébouriffée contre le ventre de son épouse et l'entoura de ses mains tremblantes.